

laine rude qui seraient vendus au prix coutant. On construirait des gymnases rudimentaires en bois blanc avec toitures de tôle ondulée. Mon Dieu! que de choses on ferait avec un peu d'argent et de bonne volonté. Personne n'y avait donc songé jusqu'ici. — Quoi! parmi tous ces hommes, tous ces jeunes gens qui aiment le sport, qui s'y livrent régulièrement, personne n'avait encore eu l'idée de partager cette recette de vie, cette source de joies saines avec les déshérités? Eh bien! Jean en fera son affaire. C'est entendu. Dès demain il se mettra en campagne; il réunira des souscriptions, écrira des articles dans les journaux. Et ravi de ces perspectives humanitaires généreuses — sans peut-être se rendre compte qu'elles lui sourient aussi parce qu'elles lui donneront occasion de fréquenter les gymnases et les champs de jeu un peu plus que sa famille ne le souhaiterait — Jean grimpe, alerte, à la corde lisse, tandis que carillonnent à toute volée du haut de la tour gothique les cloches de Pâques, les cloches de la Résurrection.



Le sport et la guerre.

Les guerres de jadis avaient souvent un caractère un peu sportif. A de certaines époques on vit des levées en masse comme au temps où Napoléon luttait pour l'accomplissement de ses folles ambitions et où l'Europe défendait contre lui son indépendance et sa liberté menacées. Mais d'autres guerres, comme furent au XIX^{me} siècle la guerre de Crimée ou les campagnes françaises d'Afrique, ne revêtaient pas ce caractère national. Tandis que la plus grande partie de la jeunesse demeurait à ses fonctions pacifiques, il n'y avait à s'enroler que les plus allants, les épris d'aventures, les sportifs dont en ce temps-là rien ne satisfaisait, en dehors de la guerre, les instincts musculaires.

Puis la civilisation occidentale évolua; les « nations armées » prirent la place des armées de métier et il se répéta partout que l'ère des conquêtes, des agressions avait pris fin, que désormais les prises d'armes des peuples auraient pour seul objet la défense du sol et des droits essentiels de la patrie. Or nous avons assisté, dès l'aurore du XX^{me} siècle, à une série de guerres qui présentent toutes ce remarquable caractère

qu'aucune n'a été entreprise pour la défense du sol et des droits essentiels des patries, à moins pourtant que par « droits essentiels » on n'entende l'annexion de la terre du voisin. Il n'y a eu à s'étonner de ces contradictions que les naïfs de l'humanitarisme ou les ignorants de l'histoire; elles ont réjoui par contre la malice des vieux philosophes qui se divertissent à noter les contradictions éternelles entre les actes des hommes et leurs intentions.

Ces guerres récentes n'ont pas été des guerres de volontaires; en la plupart des pays, sauf l'Angleterre, on n'a pas eu pour les soutenir recours à l'enrôlement. Pourtant elles ont déchaîné l'enthousiasme à un degré marqué et la jeunesse y a pris part avec un entrain évident. Il ne peut plus s'agir ici d'instincts sportifs non satisfaits. Les instincts sportifs, actuellement, trouvent abondamment de quoi se satisfaire dans les plaisirs de la vie civile. Mais le fait que le goût et la pratique des sports se sont développés avec tant d'intensité n'a-t-il pas influé sur le « bellicosisme » des jeunes gens, ou bien faut-il chercher la cause de leur ardeur au combat seulement dans la puissance du courant impérialiste, de ce courant dont il semble que tous les peuples du monde subissent l'un après l'autre l'âpre contact ?

Nous laisserons de côté ce dernier point de vue qui n'est pas de notre domaine et nous nous contenterons d'examiner le premier. Une des causes de l'élan juvénile dont nous venons de rappeler la vigueur, pourrait être dans la préparation indirecte à la guerre que comportent les sports. Il est certain que les muscles ont été entraînés et certaines habitudes de vie physique contractées de façon à rendre l'homme beaucoup plus apte à affronter les fatigues d'une campagne. On dit parfois: nos pères étaient plus robustes; leurs santés étaient meilleures que les nôtres. Possible, encore que très discutable. Mais ils ne vivaient pas dans cet état de « demi-entraînement » qui résulte du sport et, si leur résistance à la longue s'affirmait supérieure à celle d'aujourd'hui, le contraste brusque entre la vie des camps et l'existence habituelle était pour eux bien plus grand et, partant, le changement plus pénible. Les sports ont fait fleurir toutes les qualités qui servent à la guerre: insouciance, belle humeur, accoutumance à l'imprévu, notion exacte de l'effort à faire sans dépenser des forces inutiles.... Le jeune sportsman se sent évidemment mieux préparé à « partir » que ne le furent ses aînés. Et quand on se sent préparé à quelque chose, on le fait plus volontiers.

D'autre part les sports ont contribué à répandre ce que nous appellerons: le sentiment du jeu. Dans une revue française, il y a quelques semaines, un publiciste bien connu, M. Pierre Mille, analysait en ces termes l'état d'esprit de ses jeunes compatriotes : « Ils considèrent assez fréquemment une guerre possible comme une partie qu'il faut jouer le mieux qu'on peut après s'y être entraîné scientifiquement. On tient le coup, on garde son sang-froid et son haleine jusqu'à la fin. Et si on gagne, on a gagné ; si on perd, on a perdu; ça n'est pas déshonorant. Le jeu est le jeu, voilà tout ». Cet état d'esprit, croyons-nous est assez général dans le monde aujourd'hui. S'il ne modifie par la guerre en elle-même, il modifie singulièrement ses conséquences. Combien une telle façon d'envisager la bataille facilite les réconciliations ultérieures, les ententes apaisantes, les relations quotidiennes qui se renouent forcément, après un conflit, entre vainqueurs et vaincus. Ajoutons qu'elle est assez joliment chevaleresque et par conséquent, loin d'abaisser ceux en qui se manifeste ce sentiment, les ennoblit et les grandit.

Mais est-il juste de dire que cet état d'esprit ne modifie pas la guerre elle-même ? Si; il la modifie parce qu'il tend à en atténuer la barbarie et les vilains aspects. Une armée de sportsmen sera plus humaine, plus pitoyable dans la lutte, plus calme et plus douce après. Il ne saurait y avoir de doute à cet égard. La guerre hispano-américaine l'a prouvé et nul ne devrait plus oublier la sublime parole du chef américain calmant ses hommes dont les hurrahs saluaient l'enfoncement dans les flots d'un navire espagnol : Dont cheer! they are dying; n'acclamez pas; ils meurent. Cette parole là était une parole sportive s'il en fut et cette morale là qui sera, espérons le, la morale de l'avenir se trouvera grandement aidée dans sa diffusion par les sports.

Ce qui semble donc exact en ce qui concerne la question que nous traitons peut être résumé comme suit. Les sports ne tendent pas à rendre la jeunesse plus *belliqueuse* mais seulement plus *militaire*, c'est à dire qu'ils lui donnent le sentiment de sa force sans l'inciter davantage à en faire emploi. Ils n'ont donc pas accru les chances de guerre mais ne les ont pas diminuées non plus. Ils tendent à donner à la guerre une fois déclarée des caractères d'offensive, de décision et de rapidité plus grands que précédemment. Ils tendent d'autre part à faire prédominer des coutumes plus douces et plus humaines et, une fois la paix rétablie, à atténuer les rancunes et les haines en résultant. Enfin ces effets ne sont

encore qu'esquissés, la renaissance de l'esprit sportif et sa généralisation étant des phénomènes de date relativement récente et qui n'ont pas eu le temps d'avoir leur plein effet.



Hydrothérapie et Aérothérapie.

II

L'aérothérapie est considérée généralement comme comprenant trois sortes de bains: les bains d'air, les bains de lumière et les bains de soleil. Cette subdivision est mauvaise. Le bain de soleil, c'est l'héliothérapie, branche distincte et dont la législation est spéciale. Quant à l'expression de bain de lumière, ne pouvant s'appliquer à la lumière artificielle, électrique par exemple — car alors ce ne serait plus de l'aérothérapie — elle n'est ici qu'un pléonasme. A moins d'un original prenant son bain d'air la nuit ou bien le jour dans sa cave, tout bain d'air est un bain de lumière. Il va de soi que tout bain de soleil l'est bien davantage encore. Répudions donc l'emploi du mot lumière et distinguons simplement l'aérothérapie proprement dite et l'héliothérapie qui en est une annexe dérivée et complexe.

L'aérothérapie est évidemment fort ancienne. Hippocrate disait : l'air est l'aliment de la vie. Mais il n'aurait probablement pas souscrit à cette parole exaltée de Michelet : « De toutes les fleurs, c'est la fleur humaine qui a le plus besoin de soleil » — non plus qu'à cette autre de Rikli, le grand vulgarisateur de la médication atmosphérique : « L'organisme de l'homme est fait pour vivre dans l'atmosphère; il rentre donc dans son vrai élément en étant exposé à l'action de la lumière, de l'air et du soleil ». Ce sont là des propos très exagérés. Quel est, en effet, l'échantillon du règne animal dont la peau puisse se comparer à celle de l'homme et comment ne pas constater que la nature se charge de suppléer par le poil, la plume ou l'écaille aux vêtements que nous nous fabriquons et dont la supériorité est d'être mobiles. Les « naturistes » intoxiqués par leur idéal nous la baillent belle avec le retour à l'« état de nature ». Et ils seraient les premiers à clamer, si, pris au mot, ils se trouvaient subitement vêtus comme l'ancêtre des cavernes d'une toison de singe : toison encore insuffisante car le singe est connu pour un animal excessivement frileux !